

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°10

Cinquième année – Deuxième semestre 2001-2002



La technique, Première séance. Animée par Philippe Brosch.

Étude de : Sophocle, Antigone, Premier chœur

« [Première strophe] Il est bien des choses inquiétantes en ce monde, il n'en est pas de plus inquiétante que l'homme.

Il est l'être qui sait traverser la mer grise, à l'heure où souffle le vent du Sud et ses orages, et qui va son chemin au milieu des abîmes

que lui ouvrent les flots soulevés. Il est l'être qui tourmente la déesse auguste entre toutes, la Terre, la Terre éternelle et infatigable, avec ses charrues qui vont chaque année la sillonnant sans répit, celui qui la fait labourer par les produits de ses cavales.

[Première antistrophe] Les oiseaux étourdis, il les enserre et il les prend, tout comme le gibier des champs et les poissons peuplant les mers, dans les mailles de ses filets,

l'homme très habile [nepuppaônç avnp]. Par ses ingénieuses inventions il se rend maître

de l'animal sauvage qui va courant les monts, et, le moment venu, il mettra sous le joug et le cheval à l'épaisse crinière et l'infatigable taureau des montagnes.

[Deuxième strophe] Parole, pensée vite comme le vent, aspirations d'où naissent les cités, tout cela, il se l'est enseigné à lui-même, aussi bien qu'il a su, en se faisant un gîte, se dérober aux traits du gel ou de la pluie, cruels à ceux qui n'ont d'autre toit que le ciel.

Bien armé contre tout, il ne se voit désarmé contre rien de ce que peut lui

offrir l'avenir. Contre la mort seule, il n'aura jamais de charme permettant de lui échapper, bien qu'il ait déjà su contre les maladies les plus opiniâtres imaginer plus d'un remède. -

[Deuxième antistrophe] Mais, ainsi maître d'un savoir (sage, oorpov] dont les ingénieuses ressources dépassent toute espérance, il peut prendre ensuite la route du mal comme du bien.

Qu'il fasse donc dans ce savoir une part aux lois de sa ville et à la justice des dieux, à laquelle il a juré foi !

Il montera alors très haut dans sa cité, tandis qu'il s'exclut de cette cité le jour où il laisse le crime le contaminer par bravade.

Ah ! qu'il n'ait plus de place alors à mon foyer ni parmi mes amis, si c'est là comme il se comporte ! »

Éléments de commentaire : Il s'agit d'un texte sur l'homme. Et aussi d'un texte sur la technè. Les deux sont évidemment liés : l'homme est l'être de la technè. Mais il y a plus encore : l'homme est l'être le plus inquiétant. Et le plus habile, à la fois habile et inquiétant. L'homme est, si l'on veut, l'être le plus étonnant. Et c'est

précisément en tant qu'être de la technè qu'il est l'être le plus inquiétant. La technè, dont les bienfaits sont indiscutables, est aussi une chose inquiétante, très inquiétante, la plus inquiétante. Qu'est donc la technè, pour être à ce point ambivalente, telle un Janus bifrons ? Qu'est-ce que l'homme pour être à ce point habile grâce à la technè, inquiétant à cause de la technè ? ? On le voit, la question « qu'est-ce que l'homme » et la question « qu'est-ce que la technè » sont une seule et même question. C'est la question du texte. .

Il ressort, certes, du texte l'idée de l'habileté de l'homme, mais aussi celle de la violence de la technè, s'opposant à celle de la phusis. Il en ressort aussi que la technè, sans être encore science, ni au sens platonicien ni bien sûr au sens moderne, est au moins un certain savoir.

Le texte montre donc que la technè est principalement et essentiellement savoir. La technè est le savoir le plus inquiétant.

Cette ambivalence de la technè demeure chez Platon. D'une part elle est dévalorisée, en même temps elle est, dans certains textes, synonyme d'epistemè.

[Traces d'inquiétude chez Platon : 1) République X: la technè de l'artiste, peintre ou poète, est comparable à celle d'un homme qui tiendrait un miroir pour tout produire en image ; un tel homme, dit Glaucon, est soit habile et inquiétant à la fois, et admirable. 2) République IX, 590 c : «Et l'artisanat, et le travail manuel, pourquoi crois-tu qu'ils comportent une marque infamante ? Est-ce

pour un autre motif, affirmerons-nous, que celui qui apparaît lorsque chez quelqu'un l'espèce de ce qu'il y a de meilleur est placée de naissance dans un tel état de faiblesse qu'il est incapable de diriger les animaux qui sont en lui, mais que c'est lui qui doit prendre soin d'eux, en n'étant capable que d'apprendre à reconnaître ce qui les amadoue ? » On le voit, le mépris du travail manuel

Chez Platon n'est pas simple préjugé mais il est ontologiquement et moralement fondé. Il n'est, dans la sphère du travail, question que d'assurer des besoins primaires et inférieurs. C'est l'idée centrale du célèbre passage du Gorgias, 511 b sq., où Socrate conclut en disant que Calliclès ne voudrait pas de la fille d'un constructeur de machines, ni donner la fille du constructeur à son fils. Voir aussi le texte de République [1 sur la naissance de la cité à partir des besoins. La polarisation sur ces besoins représente un danger pour la partie supérieure de l'âme.

Danger de la technè: on ne s'en tiendra jamais à la cité saine. Le génie de Platon est de voir dans le besoin un monstre, une hydre à cent têtes, un principe d'insatiabilité, d'indétermination, d'indéfinité.

3) Phèdre, 248 de, première eschatologie : l'artisan et le cultivateur occupent le dernier rang parmi les hommes dignes de figurer dans une cité.

4) République II, « l'anneau de Gygès » : chacun va jusqu'au bout de la puissance dont il dispose]

Cette ambivalence paraît disparaître chez Aristote. Chez Aristote la technè semble être dans la nature, ou auprès de la nature, comme un poisson dans l'eau.

Pourquoi ? Que s'est-il passé de Platon à Aristote ? Est-ce une perte ou un gain ?

Il semblerait bien que cela fût une perte. Remémorons-nous le tableau de Raphaël L'Ecole d'Athènes. Platon et Aristote sont au centre du tableau. Platon est à la droite d'Aristote. Il tient solidement calé contre son flanc gauche le *Timée*, le livre du beau et solide système du monde, du cosmos. Il lève au ciel le bras droit et l'index de sa main droite. Cela signifie que tout est bien, que les Idées, les essences supracélestes, assurent la cohésion de l'ensemble. Aristote tient, de façon peu sûre, l'Ethique de sa main gauche. La tranche mal calée contre sa cuisse gauche, le livre a l'air d'être près à tomber, en équilibre instable. De la main droite, il paraît avoir un geste à la fois effrayé et apaisant. « Calme-toi, Platon, redescends sur terre. C'est la terre qui est notre « Véritable séjour. » Rappelons qu'« éthique » vient de séjour. L'enjeu du débat entre Platon et Aristote est de savoir quel est le Véritable lieu de séjour de l'homme. Le projet le plus essentiel d'Aristote est de faire descendre les Idées platoniciennes du ciel, ou plutôt du lieu supracéleste, sur la terre. Quel lien avec la technè, demandera-t-on ?

Le lien pourrait être le suivant : si les Idées descendent du ciel sur la terre, n'est-ce pas une première étape en direction d'une mainmise de l'homme sur tout ce qui est ? Avec Aristote, le sacré court le risque de devenir à mesure d'homme Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Aristote serait une étape essentielle en direction de la technique moderne, de sa volonté de mainmise totale sur la nature. La transcendance des Idées assurait peut-être mieux la préservation de la nature. Il est inquiétant que, chez Aristote, la technè cesse d'inquiéter. L'inquiétude de Sophocle, dont on trouve encore des traces chez Platon est finalement plus saine et rassurante que l'absence d'inquiétude d'Aristote.

Enfin, pour prendre la pleine mesure de ce texte, il faut réfléchir sur la notion d'ubris. Là est la principale différence entre Sophocle et nous. Il n'est pas anachronique de voir dans le texte de Sophocle quelque chose comme un génial pressentiment des dangers que la technique, même ancienne, peut faire courir à l'homme.

Les Grecs savaient bien qu'on pouvait dépasser la mesure, être dans l'outrecuidance, franchir les colonnes d'Hercule. Mais ils ne valorisaient pas ce dépassement. Nous, au contraire, faisons de la valorisation de ce dépassement la principale caractéristique de notre être.

De là la référence à la mort. La mort est la seule limite infranchissable. L'outrecuidance est possible quoique marquée d'un signe négatif. De là la nécessité de garde-fous : lois de la cité, justice des Dieux. Mais Antigone et Créon sont les preuves vivantes que l'on peut passer outre. La référence à la mort doit donc se comprendre ainsi : en tant que limite des limites elle rappelle l'homme à l'absoluité de sa finitude. Ce qui est capital : la claire conscience de sa finitude est pour l'homme la seule condition de son fragile bonheur. Oubli de la finitude = malheur et folie.

La technique. Deuxième séance. Animée par J.P. FERRAND.

La séance est centrée sur trois textes :

DESCARTES z programme d'une maîtrise technique du monde.

ROUSSEAU : progrès technique et décadence morale.

BERGSON : l'Homo Faber.

L'analyse bergsonienne, proche, sur ce point, de MARX, situe la distinction entre l'homme et l'animal dans la faculté de fabriquer des objets artificiels et d'en varier indéfiniment la fabrication. Ces objets modèlent notre vie sociale, mais aussi, souvent à notre insu, nos manières de voir, de ressentir, nos habitudes de pensée. Il n'y a d'Homo sapiens que par l'Homo Faber ; c'est l'orgueil qui nous le fait oublier.

Questions : qu'en est-il de l'émergence de cette faculté ?

Dans quelle mesure les objets amènent-ils ces changements ? N'est-ce pas plutôt le système qui, dans notre histoire, a accompagné et produit ces objets ?

Dans son texte célèbre extrait du Discours de la méthode (1637), DESCARTES, porté par / porteur de l'enthousiasme de la Renaissance pour le progrès des connaissances et les avancées techniques qu'elles rendent possibles, considère comme un devoir moral de contribuer au bien de l'humanité en diffusant ces connaissances.

Les hommes connaîtront les lois de la nature comme ils connaissent les métiers des artisans et se rendront comme maîtres et possesseurs de la nature.

Débat : une nature mathématisée, quantifiée, désacralisée (« La nature n'est pas une déesse ») : ce programme de maîtrise n'est-il pas un programme d'instrumentalisation ? Et l'homme lui-même est partie intégrante de la nature.

ROUSSEAU se démarque de l'enthousiasme cartésien: la supériorité technique des hommes engendre un orgueil démesuré; le préjudice apporté par la multiplication des objets artificiels (« ils continuèrent ainsi à s'amollir le corps et l'esprit ») est illusoirement senti comme un privilège. Enfin et surtout *ce fut là le premier joug que les hommes s'imposèrent sans y songer et la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs descendants (...) ces commodités ayant par 'habitude perdu presque tout leur agrément, et étant en même temps dégénérés en vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en était douce et l'on était malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.* »

Débat : l'inquiétude rousseauiste est ressentie comme lucide et premonitrice : nous sommes les descendants de ces hommes-là.

La technique. 3e séance. Animée par Anne Marie Sibireff.

Ouvrir au maximum l'éventail des points de vue possibles sur la technique d'une part, tenter d'ancrer la réflexion à des points de repère, eux—mêmes divers, de la pensée philosophique contemporaine, de l'autre : c'est à cette double préoccupation que répond le choix des trois textes.

- Gilbert SIMONDON : Du mode d'existence des objets techniques. 195 8. (extrait)

- François DAGOGNET : Entretien avec Roger Pol DROIT. Le Monde 2 nov. 93.

- Dominique BOURG: Peut-on encore croire au progrès '? 2000 (extrait).

Nous commençons par le texte de DAGOGNET : à sa manière, il pose beaucoup des questions rencontrées précédemment : celles du rapport entre la technique et la liberté, entre la technique et les valeurs, celle de l'autonomie de la technique, notamment vis-à-vis de la politique. Parle caractère extrême (excessif ?) de sa technophilie il constitue un parcours à explorer. Avant de l'examiner d'un oeil critique, donnons lui toutes ses chances.

Ecartons tout d'abord un malentendu : c'est bien de l'esprit qu'il s'agit chez ce philosophe docteur en médecine. Mais la subjectivité centrée sur elle-même n'en livre pas la clé. *C'est au contraire dans les choses que l'esprit se donne le mieux à voir.* Et pour peu que l'on interroge les choses, et particulièrement les objets artificiels, on perçoit l'intelligence, l'ingéniosité humaines. Ce que Francis PONGE, comme poète (Le parti pris des choses; a tenté, en se détournant *du côté ténébreux et lassant de la subjectivité pour aller vers l'éblouissement des choses et de leurs histoires*, F. DAGOGNET affirme le tenter, quant à lui, en philosophie.

Soient les objets techniques les plus modestes : les chaises sur lesquelles nous sommes assis : matériau, forme, conception, mode d'usinage, normes esthétiques, normes de sécurité etc... . parlent. A travers ces chaises, c'est un état historique et social qui se donne à voir, jusqu'à notre conception du corps et à notre législation du travail (en empruntant à Marcel MAUSS sa célèbre formule, on pourrait dire que chaque objet technique *est un fait social total*). L'auteur saisit cette occasion pour se situer aux antipodes de PLATON : LA Chaise n'existe pas.

Les possibilités techniques ouvertes par les images de synthèse accélèrent les capacités inventives. Il s'agit même d'une mutation : l'image libère la chose de son engluement en elle-même. Enfin et surtout, le développement technique, que l'on perçoit souvent comme une menace, ouvre en réalité des possibilités de plus en plus larges à notre liberté. C'est vrai pour les techniques intellectuelles : inventaires, classifications, tableaux. Pour les techniques administratives, si souvent décriées : certes il y a des abus, mais en leur principe, elles ne sont pas facteur de déshumanisation, au contraire. *C'est le système qui sauve l'individu, car il permet de prévoir sa place, de mettre en œuvre les moyens de le respecter et de l'aider.*

C'est vrai enfin pour les techniques médicales, y compris celles qui touchent à la reproduction. Soit l'exemple du diagnostic prénatal : il éclaire une décision, il ne la constitue pas. Le choix des parents sera un choix éclairé.

Même chose pour les tests de séropositivité proposés aux fiancés. Par ces techniques, l'homme cesse d'être soumis aux hasards aveugles de la vie, d'être asservi à des mécanismes, dès lors qu'il peut les contrôler.

Du reste, *la nature supposée harmonieuse, pourvue d'une sorte de sagesse interne* et à laquelle il faudrait obéir est une illusion, tout comme l'image symétrique et mythique d'une nature cruelle etc... . La nature a toujours été travaillée par les hommes. A l'heure actuelle, le monde industriel tend de plus en plus à s'autoréguler. Et DAGOGNET de conclure par une référence à SAINT—SIMON et à ses disciples : projet du canal de SUEZ, du canal de PANAMA, développement des chemins de fer et des voies navigables. De tels hommes *ne se bornent donc pas à penser le monde, ils le changent.*

L'étude de ce texte soulève bien des questions. L'unanimité se fait sur un seul point : livré à lui-même et aux seuls impératifs de la rentabilité, le monde industriel est loin de s'auto réguler, comme le montrent des exemples récents. Seules des décisions politiques, soucieuses de la *res publica* à l'échelle internationale peuvent tenter d'imposer ce contrôle et cette régulation.

Sur tous les autres points, le débat est vif à l'intérieur du groupe. On peut le centrer autour de quatre pôles :

1) Les techniques administratives.

- Délire social classificatoire ; chacun devient un numéro ; impossible d'y échapper.
- Mais n'est-ce pas la condition (la rançon '?') pour que chacun soit secouru et, d'une certaine manière, reconnu, sans distinction de nom, de fortune...(en principe) ?

2) *L'éblouissement des choses* ne risque-t-il pas de devenir fascination pour l'objet technique en tant que tel ? *Le Comment ça fonctionne ? Que puis je faire avec cet objet, en allant jusqu'au bout de sa puissance*, risque fort d'occulter la question essentielle : *quelle est sa portée intellectuelle, morale, politique, sociale... ?*

3) Les techniques de diagnostic prénatal.

- Certes, elles éclairent un choix qui demeure ouvert. Que des parents choisissent de donner naissance à un enfant trisomique n'est pas sans exemple.

- Mais dans la mesure où la vie d'un être humain est en jeu, les termes de choix et de décision ne peuvent être pris dans un sens purement technique. Mais comment ce monde de valeurs ne serait-il pas étouffé par les impératifs de la rentabilité et de la compétition ? (voir le film *Bienvenue à Gattaca*)

- Mais, conçu comme instrument de pouvoir, l'objet technique ne va pas ouvrir des possibles à notre liberté : il va peu à peu l'asphyxier en l'orientant, non vers la lucidité, mais vers la recherche exclusive de la puissance. Nous serons sans cesse plus interdépendants sans être pour autant solidaires. Machine à laver ou lavoir convivial '? Libre de quoi ? Mais surtout : libre POUR quoi ?

L'HOMME EST-IL CORPS, AME et ESPRIT comme le pense Michel FROMAGET?

Atelier animé par Jacqueline Crevel, Erik Laloy et Alain Lambert avec Pascale, Louis, Roger, Denise, Emmanuel, Bernadette, Christiane, Catherine, Christiane, Michel, Dominique.

Nous avons travaillé essentiellement à partir de textes de Michel Fromaget : *Que sont la naissance, la mort et la vie à la lumière du paradigme tripartite ?* et extraits de *L'homme tridimensionnel*.

Au terme de nos trois séances, Michel Fromaget est venu prononcer une conférence suivie d'un débat à la Bibliothèque d'Hérouville.

Principaux obstacles rencontrés par les participants à la lecture de Michel Fromaget :

Son recours aux analogies, biologiques en particulier.

Les références dans ses textes à la religion et tout particulièrement au christianisme perçus comme chemin obligé pour l'accès de l'individu à l'esprit.

Le sens donné aux tenues « âme » et « esprit » éloigné de l'usage ordinaire de ces mots.

Références complémentaires et levée de certains obstacles :

Baudelaire : Le goût de l'infini : manifestation que l'expérience de l'esprit n'est pas propriété de la religion.

K. Popper : Les trois mondes extrait de L'Univers irrésolu : mise en évidence de l'importance primordiale de l'accès au langage pour l'homme auquel il ouvre ce que Popper nomme le troisième monde.

Hegel : extrait tiré des Leçons sur la philosophie de l'art dans lequel Hegel exprime l'idée que l'art, la religion et la philosophie manifestent de trois façons différentes l'accès de l'homme à l'Absolu.

Les acquis :

Importance essentielle pour l'homme de l'accès à toutes ses possibilités et même à de l'absolu, mais ceci sous la forme d'expériences multiples, dont l'engagement socio-politique.

Importance de la notion d'image anthropologique, laquelle détermine pour l'homme le champ des possibles qu'il peut envisager.

Sensibilisation au fait que l'être humain ne naît pas en une seule fois, que sa vie est ponctuée de multiples naissances, dont celle qu'opère le langage, celle du passage à l'état adulte. . . , lesquelles peuvent être pensées comme autant de métamorphoses.

Les clivages :

Le langage n'ouvre-t-il pas l'accès pour l'individu à toutes ses possibilités supérieures (cf Popper), ou une autre médiation, ce que Fromaget nomme l'expérience de l'esprit, est-elle nécessaire ?

La religion est-elle une réalité essentiellement prescriptive ou peut-elle être envisagée comme une réalité culturelle véhiculant des savoirs essentiels concernant l'être humain ?

La notion d'esprit doit elle être envisagée nécessairement comme manifestation d'une transcendance (cf la notion d'Esprit saint dans le christianisme) ou peut-elle être pensée de façon immanente comme le développement en l'homme de ce qui l'accomplir ?

La conférence-débat de Michel Fromaget :

Apports stimulants :

- L'insistance sur l'occultation de la dimension de l'esprit dans notre civilisation, y compris dans le christianisme officiel.
- L'étonnante correspondance entre les témoignages de personnes à l'approche de la mort (empruntés à Marie de Hennezel) et la thèse insistant sur l'esprit comme composante supérieure de l'être humain.
- Le fait d'apprendre que l'anthropologie tripartite (corps, âme, esprit) est demandée pour la formation des accompagnants dans le cadre des soins palliatifs.
- L'affirmation par M.Fromaget, en réponse à une question, que l'expérience de l'esprit n'est pas réservée à la religion, mais existe en art, avec un témoignage de sa part en la matière, remontant à de nombreuses années, devant un tableau de Memling à Grenade.

Points problématiques :

- Référence constante et quasi exclusive au christianisme dans les réponses et éclaircissements proposés.
- Affirmation qu'il n'y a pas de moyen pour accéder à l'esprit qui donc existerait extérieurement à l'homme, même si ont été nommées des conditions nécessaires pour en faire l'expérience (bloquer le mental, rites. . .).

LA REFORME DE SOI EST-ELLE SUFFISANTE POUR LE SALUT DES HOMMES ?

Matinée de réflexion à Cormolain animée par Erik Laloy, Anne-Marie Sibitreff et Alain Lambert, avec Denise, Roger, Catherine, Emmanuel, Christiane, Rosaire, Bemadette, Pascale, Dominique, Saïd, Michel, Philippe.

o La question ci-dessus a été adoptée en avril, en assemblée générale. Elle a été retenue comme point de convergence de multiples ateliers ou nous avons travaillé depuis que notre association existe, et notamment de ceux de cette année devant nourrir les échanges d'aujourd'hui:

Justice et éthique/La technique/Autour de l'œuvre de M. FROMAGET/Le Bien dans La République de PLATON/La sagesse de MONTAIGNE.

o Nous disposons de deux ensembles de textes distribués depuis plusieurs jours :

- textes élaborés sur cette question par des adhérents : Pascale, Dominique, Louis.

- textes d'écrivains et de philosophes :

- Simone de BEAUVOIR : Pour une morale de l'ambiguïté.

- Ch. DELACAMPAGNE : Politique de l'Antipsychiatrie.

- E. JÜNGER : Apologue des sentiers de Masirah in Vue d'une ville disparue.

- NIETZSCHE : Humain, trop humain, ë 452 et 463.

- SPINOZA : Traité de la réforme de l'entendement, § 1 à 9.

Analyse de la question : prise de conscience de sa complexité :

Le terme de réforme désigne un changement progressif (différent de conversion ou révolution), mené consciemment, délibérément. J1 suppose l'idée de contestation d'un ordre établi (cf LUTHER et la Réforme). Le terme est dynamique, solidaire de l'idée d'un devenir mérité, construit, conquis (mérité 7). Une réforme a toujours en vue le bien, le mieux ou ce qui est jugé tel : implicitement au moins, des valeurs sont affirmées. La réforme a toujours une dimension axiologique.

Réforme de soi : qu'entendre par là ? Que s'agit-il de réformer en soi ? Ses organes des sens ? Son entendement ? Son sens esthétique ? Se réformer pour changer son rapport à l'autre ou à l'Autre ?

La réforme de soi est-elle nécessairement réforme par soi ?

Salut a certes un sens religieux : acte par lequel l'âme échappe à la damnation et accède à la béatitude éternelle, le tout dans l'au-delà et, dans le christianisme, grâce à la médiation d'un Sauveur. Mais étymologiquement, il désigne l'état d'une personne ou d'une chose qui est entière, le bon état physique et moral (Dictionnaire de J.RUSS). Le salut (Salve !) est une formule ou un geste d'accueil et de civilité. On le retrouve dans des formules laïques : ne devoir son salut qu'à la fuite (se sauver), Comité de salut public, Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes, décrétons le salut commun...

Le sous-entendu commun à ces sens, c'est l'idée d'un **danger auquel on échappe**. Dans notre question, de quel(s) danger(s) s'agirait-il ? Quel(s) péril(s) menace(nt) les hommes ? Comment y échapper ?

L'accord se fait sur un préalable : c'est de **ce monde-ci** que nous parlons, l'ici-bas.

Dans ce contexte, le péril majeur ne serait-il pas la guerre, à en juger par la fréquence, au cours des échanges de la matinée, du mot paix, toujours évoquée comme quelque chose de souhaitable mais d'extrêmement difficile : paix subjective et intérieure (chacun porte la guerre en soi, la paix est exceptionnelle), paix entre proches, paix nationale, internationale...

Mais d'autres périls sont évoqués : omettre de goûter les subtilités et les richesses infinies du monde sensible, rester enfermé dans les ténèbres de l'ignorance ou dans un monde intellectuel étriqué, passer à côté d'œuvres belles sans les voir, manquer la rencontre avec les autres ou ce qui nous dépasse..

Complexité de la question globale : un sujet singulier (soi) d'une part, un pluriel générique (les hommes) de l'autre. Si chacun se réformait, cela permettrait-il aux hommes d'échapper aux périls qui les menacent et d'y échapper en toute certitude (puisque ce serait suffisant) ?

Le champ de la question étant mieux délimité, le débat tourne autour de quelques pôles essentiels et des lignes de force, souvent divergentes, se dessinent ou s'affirment dans le débat.

1) Cette réforme est-elle possible ?

2) Est-elle souhaitable ?

Pour progresser, tenons pour accordé que la réforme de soi est à la fois possible et souhaitable. (Notion de perfectibilité : voir texte sur la musique à la fin du journal.)

Éléments d'élucidation de la question :

- Quelques acquis par le débat :

- a) il est vain, il peut être extrêmement dangereux (Révolution culturelle) de chercher à changer les autres. Il faut absolument cesser de le vouloir.
- b) En prenant en main notre propre changement, nous déterminons indirectement, mais efficacement un changement des autres, en général et à notre égard. En voyant que nos réactions se sont transformées (Ex : de la colère au calme), l'autre est lui aussi obligé de changer, mais c'est à lui de choisir la nouvelle attitude à adopter.
- c) les hommes sont de ce monde. L'utopie, ce nulle part, si elle est recherche de la perfection, risque fort d'être meurtrière. L'idée même de salut à assurer peut nous précipiter dans d'autres périls : rechercher fanatiquement la perfection, imposer notre conception de la Perfection aux autres, tenter de faire leur bonheur malgré eux.
- d) Nécessité de donner à chacun la formation la plus riche possible pour que l'idée de réforme de soi puisse germer et que chacun choisisse en connaissance de cause ou du moins avec le maximum de lucidité les voies et le sens de ce qu'il considère comme le salut.

Réflexion sur notre question par convocation de philosophes :

- a) Réforme de soi pour un salut individuel : La réforme de soi implique-t-elle que l'on se mette à l'écart de la société, des hommes ?

Toute une tradition religieuse, à l'intérieur du christianisme notamment, situe la réforme de soi et le salut (de l'âme, des âmes) dans l'abandon des préoccupations « mondaines » et le retrait, la retraite. C'est loin du tumulte et des tentations du monde que le moine contribue par ses prières au salut de ceux dont il s'est éloigné.

Le sage épicurien juge vain l'espoir de changer les hommes. C'est avec quelques amis qu'il fait sécession dans le Jardin.

- b) Réforme de soi et action politique : SOCRATE ne pense pas qu'il lui suffise d'échapper, autant que faire se peut, aux illusions et aux faux-semblants pour être quitte de la mission qu'il estime devoir accomplir : il est au service de la Cité, ce service passe par la vie au milieu des autres et le dialogue constamment recherché / provoqué avec eux : *Acquittez-moi ou ne m'acquittez pas, mais tenez pour certain que je ne ferai jamais autre chose* (que philosopher, vous interroger, m'entretenir avec vous du genre de vie qui est digne d'un être humain...) *quand je devrai mourir mille fois.*

Le dieu m'a attaché à la ville. Je suis le taon qui, de tout le jour, ne cesse jamais de vous réveiller (...) et que vous trouvez partout, posé près de vous.

Je me mets à la disposition des pauvres comme des riches pour qu'ils m'interrogent ou, s'ils préfèrent, pour que je les questionne... (Apologie de SOCRATE. 30C ; 313; 33h.)

Réforme constante de soi comme homme-citoyen et souci du bien pour les autres sont pour lui deux faces d'une même mission, d'emblée politique.

- c) Réforme de soi pu action politique : PLATON oblige le philosophe (Nous demandons des choses justes à des hommes justes 520e). à redescendre dans la Caverne (La République, livre VII), bien que ceux qui se sont élevés jusque là (l'Idée de Bien) ne soient plus disposés à prendre en main les affaires humaine (5] 7d). Lui-même est allé par deux fois conseiller Denys de Syracuse, non sans risques.

- d) Le cadre politique, condition de l'élévation de l'individu, n'exclut pas les effets de la transformation de soi sur les autres : Chez SPINOZA, plusieurs éléments d'élucidation pour notre question :

- l'utilité mutuelle : *Que les mélancoliques louent l'ont qu'ils peuvent la vie inculte et sauvage(...) les hommes n'en feront pas moins l'expérience qu'ils peuvent beaucoup plus aisément se procurer par un mutuel secours ce dont ils ont besoin, et qu'ils ne peuvent éviter que par l'union de leurs forces les dangers qui les menacent de partout. (Ethique IV prop. 35 scolie)*

- La valeur de l'Etat démocratique : ce sont les lois conformes à la Raison qui permettent à chacun de développer sa propre raison, ses forces et d'exercer sa liberté : *L'homme qui est conduit par la raison est plus libre dans l'Etat où il vit selon le décret commun, que dans sa solitude ou il n'obéit qu'à lui seul (Ethique IV prop.73).*

- La dialectique entre l'aspect individuel et collectif. *C'est lorsque choqué homme cherche avant tout l'utile qui est sien que les hommes sont le plus utiles les uns aux autres. (Ethique IV prop.35)*

Echo de cela dans la dialectique du social et de l'individuel signifiée par les deux plans, micro-

politique et macro-politique, de la révolution mentionnés par C. DELACAMPAGNE citant REICH.

Lignes de force développées par les participants :

Certains d'entre nous n'envisagent réforme et salut que dans le groupe restreint auquel on adhère librement (amis, associations) ou que l'on (ré)investit délibérément {proches} : là où l'homme peut exister comme tel, se transformer, en étant connu, reconnu, respecté.

Certains reconnaissent qu'autrui (le prochain?) est toujours nécessaire à la réforme de soi, au travail sur soi, (même s'il est silencieux : cure analytique) mais insistent sur l'importance des structures sociales qui, a un niveau plus profond, permettent le dialogue : c'est au sein de la démocratie athénienne, même si elle le condamne à mort, que SGRATE, comme philosophe interpellent tout un chacun, est possible.

Certains rappellent le rôle essentiel des conditions matérielles et sociales d'existence pour l'amélioration de l'humanité : *Je crois au progrès et je ne peux pas ne pas y croire car la différence entre l'époque où on se battait et celle où on a cessé de se battre a été énorme (...) La raison et la justice me disent que dans l'électricité et la vapeur il y a plus d'amour des hommes que dans l'abstinence et la chasteté* (allusion directe à TOLSTOÏ) » (TCHEKHOV Lettre de 1894)

Des inventions techniques, dont les auteurs sont souvent anonymes, contribuent au mieux-être commun, Or, généralement, ils n'avaient pas en vue la réforme de soi, mais des préoccupations pratiques, concrètes.

Toutefois, il est hors de question de situer le salut des hommes exclusivement dans l'amélioration des conditions-techniques de leur existence. *Si la technique pose comme but absolue l'économie de temps et de travail qu'elle permet de réaliser, le confort et le luxe auquel elle permet d'accéder, elle apparaît comme inutile, absurde (...) mais elle échappe à toute critique si on admet qu'à travers elle (...) l'existence se jette en avant d'elle même, qu'elle vise un dévoilement indéfini de l'être par la transformation de la chose en instrument et l'ouverture pour l'homme de possibilités toujours neuves.* (Simone de BEAUVOIR. *Pour une morale de l'ambiguïté*).

D'autres parmi nous mettent avant tout l'accent sur la réforme par l'individu de lui même et plus particulièrement sur les hommes qui ouvrent aux autres des possibilités spirituelles. Ils considèrent que les facteurs matériels, techniques et sociaux constituent tout au plus les conditions d'un changement : ils le rendent possible, ils ne le constituent pas. "(Cf NIETZSCHE :*Tout bouleversement révolutionnaire peut bien être une source d'énergie pour une humanité exténuée, mais jamais pour la nature humaine un architecte qui l'ordonne, un artiste qui l'achève.* (Humain, trop humain. Â 463) Ils voient dans les prophètes qui nous interpellent, les personnalités charismatiques qui professent et pratiquent une sagesse tournée vers les autres, de véritables phares : ils ouvrent des horizons nouveaux et donnent à penser et à agir pendant des millénaires. Ainsi SOCRATE, ainsi le CHRIST. L'injonction socratique *Connais-toi toi-même* n'a-t-elle pas, eu plus d'importance que la révolution bolchevique ? MARK et LENINE ont totalement négligé la réforme de soi. Se réformer, se transformer consciemment, c'est agir politiquement. NIETZSCHE annonçant le *Surhumain*, BERGSON distinguant deux sources à la morale et à la religion appartiennent à cet ensemble de penseurs (ceci a la différence peut-être de MONTAIGNE, dont la morale est jugée par certains individuelle et statique) . Parmi nos contemporains, Pierre HADOT et Marcel CONCHE ne nous ouvrent-ils pas, eux aussi, cet horizon ?

Ces lignes de force constituent-elles une simple différence d'accent, ou recouvrent-elles une divergence plus radicale ? Il faudra poursuivre le débat pour le savoir .

Musique(s) à l'Atelier de Philosophie. Alain Lambert— Juin 2002

La diversité des adhérents de l'Atelier nous a permis de finir notre cinquième année (eh oui, déjà un lustre) en musique et en beauté, après une rencontre à la bibliothèque et une journée randonnée bien pensée.

Laurent, homme de l'Équipement le jour, transforme notre monde quotidien et urbain sur son plan de travail. La nuit, il construit des environnements sonores, des concertos pour guitare électrique, dont il nous a donné à entendre trois mouvements. Un univers musical surprenant pour certains d'entre nous, mais surtout un savant mixage de boîte à rythmes, clavier et guitare qui permet au soliste de tisser sa mélodie et d'improviser son chant sur cette architecture harmonique préenregistrée. Le disque est en phase finale, et d'autres musiciens y ont ajouté leur voix, l'un d'eux simplement par échange de fichiers internet, sans avoir à franchir l'Atlantique.

Emmanuel, lui, est facteur d'orgue. Il restaure, fabrique et entretient Cet instrument. Comme il devait convoquer le matériel de Lament pour la soirée, il a eu envie de nous faire entendre, par contraste avec les sons numériques, le son acoustique d'une de ses oeuvres, un magnifique orgue coffre dont les tuyaux de bois sont sous le clavier pour en permettre le transport. Et d'inviter un ami organiste, Georges, pour mettre l'instrument en valeur. Deux univers sonores différents, donc, même si l'orgue, avec ses multiples registres, annonce les instruments électriques modernes dont le son varie avec un simple bouton, et même si l'organiste est le seul instrumentiste classique qui ait développé une tradition de l'improvisation, tradition amplifiée par les musiques populaires d'aujourd'hui. Un autre moment fort de musique, ou chaque pièce était commentée avec malice par le musicien.

Pourquoi insister sur l'improvisation, sur la mélodie qui se détache du fond harmonique préenregistré, ou que la main droite de l'organiste fait varier sur la base des accords de la main gauche ?

Parce que, depuis Pythagore, la musique, à cause de sa dimension harmonique, est considérée comme étant d'essence divine, ce que résume Rameau dans ses *Nouvelles réflexions sur le Principe Sonore* de 1760: *Convaincus de la nécessité de ce principe universel, le principe de l'unité, les premiers philosophes le cherchèrent dans la musique ; Pythagore, d'après les Égyptiens, applique les lois de l'harmonie au mouvement des planètes. Pluton la fit présider à la composition de l'âme. Aristote, son disciple, après avoir dit que la musique est chose céleste, ajoute qu'on y trouve la raison du système du monde.* Dans un autre texte, manuscrit, il en tire les conclusions philosophiques: *Point d'ouvrages soit de la nature soit de l'art soit en physique soit même en morale, qui ne soit susceptible de ce terme, harmonie universelle, harmonie céleste, harmonie du corps humain, harmonie en peinture, en architecture, harmonie du gouvernement... (et) dans la musique, laquelle semble nous être donnée par la nature comme le type sensible de ce que doit être en proportions, c'est à dire de toute perfection.*

Par opposition à cette toute puissance de la science harmonique dans la musique baroque de Rameau, Rousseau va privilégier le chant naturel et la mélodie, c'est à dire l'humain, dans sa Lettre sur la musique française de 1755, dans son Essai sur l'origine des langues et de la mélodie, dans son Dictionnaire de musique, une référence pour les musiciens du XVIIIe. Dans la première, il écrit: *c'est donc un principe certain et fondé dans la nature que toute musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement ou tous les accords sont complets doit faire beaucoup de bruit mais avoir très peu d'expression,* puis dans le deuxième, chapitre XIV: *la mélodie... n'imité pas seulement, elle parle; et son langage inarticulé, mais vif, ardent, passionné, a cent fois plus d'énergie que la parole même. L'harmonie... en donnant des entraves à la mélodie... lui ôte l'énergie et l'expression; elle efface l'accent passionné pour y substituer l'intervalle harmonique,* et dans le dernier, à l'article baroque : *Une musique baroque est celle dont l'harmonie est confuse, chargée de modulations et de dissonances, le chant dur et peu naturel, l'intonation difficile et le mouvement contraint.* (A propos des castrats, Rousseau dans le dictionnaire, prend encore position contre *des pères barbares qui, sacrifiant la nature à la fortune, livrent leurs enfants à cette opération pour le plaisir des gens voluptueux et cruels qui osent rechercher le chant de ces malheureux ...* On comprend encore mieux son inimitié à l'encontre du chant peu naturel...)

La mélodie, comme l'improvisation musicale, serait donc de l'ordre de l'humain, de la perfectibilité en bien ou en mal, du perfectible, et non de la perfection qui est pour Rameau de l'ordre de l'harmonie. Voilà un écho musical à notre réflexion d'un samedi matin de juin, car l'opposition des

deux hommes n'est pas seulement esthétique, mais bien philosophique. Même si l'on trouve dans les écrits de Gluck et de Mozart une même critique d'une tradition musicale française plus proche du cri que du chant. Cela explique sans doute en grande partie le réquisitoire de Rousseau qui va nuancer ses positions en travaillant avec Gluck en 1774. La deuxième version d'Orphée, réécrite par Gluck en français et sans castrat, marque sans doute la transition entre le baroque et Mozart dont le premier opéra était une adaptation du Devin du village, petit opéra composé par Rousseau en 1750 (où les paysans avaient pris la place des dieux et des princes !).

Quand au renouveau du baroque aujourd'hui, il n'a sans doute pas grand chose à voir, ni à entendre, avec ce qu'il était au moment de la querelle des bouffons, et la relecture actuelle tient forcément compte des perfectionnements des pratiques instrumentales, de la direction d'orchestre et des techniques de la lutherie (un luthiste ne passe plus la moitié du temps à accorder son luth pour jouer faux l'autre moitié !)